

ONZIÈME ENTRETIEN

Rupture et Révolution culturelle. Un matérialisme sémantique. « Le Pré »

PHILIPPE SOLLERS : Francis Ponge, nous avons essayé de parcourir dans vos textes un trajet qui est en même temps une constellation d'écriture : position du texte, position du scripteur, position du lecteur, le tout se déployant dans un espace que nous avons elliptiquement appelé cosmogonique. Cet espace est celui d'une mise en relation entre le fonctionnement du monde, tel qu'il est produit dans vos textes par une fiction permanente, et ces textes eux-mêmes s'écrivant de telle façon que nous avons parlé d'une disparition simultanée des choses, du champ verbal et de l'organisme qui se trouve à leur intersection. Paradoxalement, il s'agirait ici de la formule même de l'entrée en matière : ce triple effacement étant comme la condition du réel.

Je me rappelle une de vos expressions. Vous avez dit souvent qu'au fond, l'homme était là dans une sorte d'agonie et qu'il s'agissait simplement de surveiller celle agonie, de façon rigoureuse.

Vous avez écrit aussi que chaque chose, chaque élément du monde dit concret, représentait une sorte d'erreur dans cette cosmogonie, mais en même temps une perfection achevée de cette erreur, et je crois que ce qui a été important, cela a été de souligner comment le langage, la parole, l'écriture se présentaient à vous, comme une pratique à la fois érotique et mortelle : vous n'avez jamais essayé de passer sous silence la fonction profondément sexuelle de l'écriture. Plus précisément, dans une machinerie qui serait celle, permanente, de la mort et de la reproduction, de même que la langue se perpétue dans l'espèce humaine et passe d'un individu à l'autre, d'une société à l'autre ; de même, vous avez essayé de placer vos textes à ce croisement effervescent de la reproduction et de la mort.

Je voudrais que nous insistions, si vous le voulez bien, sur l'aspect matérialiste d'une telle conception, parce qu'il me paraît évident que c'est cette inscription matérialiste qui vous distingue absolument du contexte culturel de la littérature idéaliste et bourgeoise, en général. C'est là un des niveaux les plus difficiles dans l'approche que nous pouvons faire de vos textes, et je voudrais savoir si vous êtes d'accord avec l'expression de « matérialisme sémantique », qui a été employée à propos de ces textes. D'un tel matérialisme sémantique, il me semble que « le Pré » apporte la plus éclatante confirmation. Pourquoi ? parce que nous y voyons, réunies dans une imbrication absolue, à la fois cette épaisseur du monde verbal, la référence à un champ concret, à une physique, qui est celle du pré, en même temps qu'une archéologie historique et culturelle qui se trouve à l'intérieur du texte et bouclée avec lui. De telle façon que le pré, c'est non seulement la syllabe « pré » au moment où vous l'écrivez sur le papier, c'est non seulement le carré d'herbe vert qu'il faut que vous suscitez sur la page, avec des mots, avec toute l'épaisseur colorée des mots, mais c'est aussi le pré, le « préfixe des préfixes », comme vous dites, c'est-à-dire l'origine, l'antériorité, et ce qu'il y a de plus originel, dans notre langue et notre culture.

Ce Pré vous amène à une signature différente de celle qui est inscrite dans Le Volet, signé « à l'intérieur ». Ici, vous signez sous le Pré, et votre nom propre intervient dans un texte, qui se situe par conséquent à la convergence de tout ce dont nous avons parlé.

FRANCIS PONGE : Oui. Au sujet, si vous voulez, de mon matérialisme, j'ai déjà pu dire combien les mots, les formules verbales, me semblaient une réalité concrète, comportant toute l'évidence et l'épaisseur des choses du monde extérieur. C'est à-dire, reprenant, par exemple, la parole de Théophile Gautier, je suis quelqu'un pour qui le monde extérieur existe, ce qui est alors une sorte de réalisme, eh bien ! je m'en approche et je m'en éloigne à la fois, en considérant que le langage, les mots sont aussi un monde extérieur, et que je suis sensible, si vous voulez, à la réalité, à l'évidence, à l'épaisseur de ce monde verbal, au moins autant qu'à celui des objets du monde physique.

Maintenant, pour confirmer ce que je viens de dire et le rapprocher de ce que vous avez dit, il s'agit donc, en effet, d'un matérialisme sémantique, puisque l'histoire des mots, de leur étymologie, des variations de signification qu'ils ont connues depuis qu'ils sont apparus dans le langage humain, dans des langues antérieures à la nôtre, par exemple dans le latin avant d'entrer dans le français, c'est bien cela, n'est-ce pas, la Sémantique, l'histoire des significations variées qu'un mot a pu prendre au cours de son histoire ? Ainsi, comme les personnes ont des ancêtres, les mots ont aussi des ancêtres.

Ils ont, enfin, un *arbre*, oserai-je dire *généo-analogique* : celui des associations d'idées qu'ils développent chez le lecteur, et de tout cela, je tiens compte. Il m'est arrivé de dire que le comble, pour un texte, serait que chacun des mots qui le composent puisse être pris dans chacune des acceptions successives que le mot a eues au cours de son histoire. C'est évidemment un comble et on ne peut pas y atteindre, mais on peut, peut-être, se demander le plus pour obtenir le moins, c'est-à-dire obtenir justement une sorte d'épaisseur de chaque vocable, à l'intérieur du texte. Un texte ainsi composé est naturellement susceptible de plusieurs niveaux de signification.

En ce qui concerne l'Eros et la Mort, et ce que vous appelez l'agonie (c'est un mot, en effet, que j'ai employé) — eh bien j'ai dit aussi très souvent, je crois, au cours de ces entretiens, que la nécessité profonde, enfin ce qui amenait à franchir le silence, était évidemment le désir, et que ce désir était quelque chose de quasi physiologique, biologique, qui, par exemple, dans l'acte sexuel, oblige l'homme à remplir sa fonction, qui est une fonction de régénération, et tout le monde conçoit que les dépenses que fait le corps physique au moment de l'acte de reproduction, eh bien ! sont des pas vers la mort ; enfin, je crois que cela, c'est presque un lieu commun.

Le rapport de l'Eros et de Thanatos est donc évident, et la mort, en ce sens, fait partie de la vie, naturellement. A de très nombreuses reprises, j'ai dit cela, quasi en propres termes et j'ai insisté sur le fait qu'il fallait, en quelque façon, mourir pour donner naissance à quelque chose, ou à quelque personne, et je ne suis pas le premier à avoir conçu que la naissance du texte ne pouvait avoir lieu que par la mort de l'auteur.

L'acte sexuel, l'acte de reproduction exige aussi la présence d'un autre. Eh bien ! comme dans l'espèce, il faut que les deux meurent plus ou moins pour que la troisième personne, ici le texte, puisse naître.

La deuxième personne, quant à moi, enfin, c'est évidemment, si vous voulez, pour aller très vite, la chose, l'objet qui provoque le désir et qui, lui aussi, meurt, si vous voulez, dans l'opération qui consiste à faire naître le texte. Donc, il y a mort à la fois de l'auteur et mort de l'objet du désir, mettons de la chose, du pré-texte, du référent, pour que puisse naître le texte.



Édition originale, 1971. 

Vous avez évoqué un de mes derniers écrits, paru sous le titre « Le Pré ». Peut-être y puis-je prendre l'exemple, un peu, de ce que nous venons de dire, en effet.

J'ai d'abord eu, une fois — et je pourrais situer cela exactement dans le temps et dans l'espace —, une émotion me venant d'un pré, au sens de prairie. J'ai commencé à vouloir rendre compte, éterniser si vous voulez, en quelque façon, par un texte, cette émotion, la garder devant et pour moi, écrire cela de peur de ne pas le retrouver. J'ai donc commencé à écrire, sans me préoccuper d'autre chose que de rendre compte de cette émotion. C'était une besogne d'expression, comme un paysagiste, mais évidemment en me servant des mots. Très vite, je me suis aperçu que ce mot, ce mot lui-même, pré, qui revenait dans mes notes, ce mot devenait par lui-même non seulement intéressant, mais enfin devenait pour moi comme une espèce d'obsession. Ce mot. Et ce mot, je ne pouvais plus faire autrement que de le retrouver, à chaque instant, dans les paroles que je disais ou qu'on me disait. Pourquoi ? parce que cette syllabe, ce monosyllabe, pré, se trouve constamment dans la bouche des Français qui parlent. Il s'agit d'un préfixe qui est à chaque instant dans la bouche des gens. Il ne s'agit pas seulement du mot qui désigne le petit carré d'herbe, qu'on peut voir, mais il s'agit d'un phonème qui est à chaque instant dans la bouche des gens.

Alors, je suis allé au dictionnaire, pour voir un peu ce que c'était que cela, ce pré, et je me suis rendu compte rapidement que c'était, en effet, une des racines les plus importantes existant en français. Pourquoi ? eh bien ! parce que pré, le pré, la prairie, vient du latin *pratum*, dont les étymologistes latins disent que c'est une crase, comme on dit, pour *paratum*, c'est-à-dire *ce qui a été préparé*.

Poussant plus loin encore et regardant ce que c'était que près — p-r-è-s — ou que prêt, p-r-ê-t, etc., je me suis aperçu que tout cela venait d'une même racine védique, et que, finalement, *pré* était un monosyllabe qui signifiait à la fois *paratum*, c'est-à-dire ce qui a été préparé (et voyez que, dans le mot « préparé », il y a encore « pré ») c'est-à-dire donc le participe passé par excellence, ce qui a été préparé pour l'homme, suppose-t-il, par la nature, pour qu'il connaisse mettons un certain repos, une certaine nourriture aussi, puisque le pré, c'est le lieu

de l'herbe, et que l'herbe, c'est le végétal à l'état élémentaire, et que nous mangeons de l'herbe, du fait même que nous mangeons du bœuf ou du mouton, et que, par conséquent, c'est antérieur à l'origine, c'est vraiment le participe passé par excellence.

Mais en même temps, il se trouve que ce préfixe signifie *aussi* tout ce qui va venir. C'est l'avenir, ce qui précède, etc., enfin ce qui est au futur. Donc, là, je me trouve, à la racine de ce mot, dans un contradictoire admirable, qui signifie à la fois le passé, le présent et l'avenir.

A partir de là, j'ai continué à écrire mon texte, et je suis arrivé à une certaine forme, je suis arrivé à boucler mon texte, de telle façon que s'y confirment à la fois le désir, c'est-à-dire l'émotion que m'a causée ce pré, et la mort, parce qu'aussi le pré, comme je le dis dans mon texte, est à la fois le lieu de la palabre (mon texte est assez long), la palabre, vous savez ce que c'est ? c'est la parole, enfin la discussion ; les paroles ; là, évidemment, est évoqué le pré-aux-clercs, l'endroit, par exemple, où les étudiants, au Moyen Age, venaient discuter, recevaient aussi les leçons de leurs professeurs : la palabre. Mais en même temps, le pré est encore autre chose : c'est le pré du duel ; c'est le pré de l'action ; on dit appeler quelqu'un sur le pré ; c'est le pré de la décision. A ce moment-là, il arrive sur le pré deux personnages, debout, qui croisent ensuite en oblique leurs épées, et finalement, au moins l'un des deux tombe à l'horizontale. Nous avons donc d'abord deux verticales ; ensuite, un duel oblique ; et ensuite, vous avez au moins l'un et parfois les deux qui tombent horizontalement sur le pré ; et il s'agit tout simplement ensuite que l'un des deux, ou les deux, s'ils se sont enfoncés mutuellement, eh bien ! soient enterrés, et alors ils sont enterrés sous le pré. Et nous avons encore le pré comme surface de la terre sous laquelle se trouvent enterrées les deux verticales, qui peuvent représenter aussi, comme je le disais tout à l'heure, à la fois l'auteur et la chose, parce qu'il est évident que le duel est un acte d'amour aussi, et que le résultat est la mort des deux ; seul, et seulement, le pré reste, le pré est là, le pré est constitué.

Je ne sais pas si j'ai le temps de lire quelques passages de ce texte. En voici un, par exemple, au début :

« Parfois, ou mettons aussi bien par endroits, parfois notre nature (j'entends dire d'un mot la nature sur notre planète (*comme on l'entend d'habitude*) et ce que chaque jour à notre réveil nous sommes (*comme on dit : il a une belle nature , c'est un beau tempérament*)) enfin notre nature nous a préparé un pré. »

Et plus loin, je signifie que « ce fragment limité d'espace, guère plus grand qu'un mouchoir, etc. » nous semble très précieux. Pourquoi ? Pourquoi ce pré nous émeut-il ? nous tient-il en quelque façon « interdits » ? « Serions-nous donc déjà parvenus au Naos ? » (vous savez, le Naos, c'est le lieu le plus sacré du Temple, où, seuls, les prêtres ont accès).

« Enfin, au lieu sacré d'un petit déjeuner de raisons » (c'est-à-dire que, là, il ne s'agit plus des raisons, elles sont avalées, à proprement parler. Là est évoqué également le déjeuner sur l'herbe). « Nous voici, en tout cas, au cœur des pléonasmes et au seul niveau logique qui nous convient. »

« Crase de paratum, selon les étymologistes latins, près de la roche et du ru (du ruisseau), prêt à faucher ou à paître, préparé pour nous par la nature, pré (accent aigu) (virgule) paré (virgule), pré (encore accent aigu, et là, c'est le préfixe) (virgule) près (p-r-è-s) (virgule) prêt (p-r-ê-t), le pré gisant comme le participe passé par excellence, s'y révere aussi bien comme notre préfixe des préfixes. » (Voyez, il est toujours là.) « Préfixe déjà dans préfixe, présent déjà dans présent. Pas moyen de sortir de nos onomatopées originelles. Il faut donc y rentrer. Nul besoin d'ailleurs d'en sortir, leurs variations suffisant bien à rendre compte de la merveilleusement fastidieuse monotonie et variété du monde enfin de sa perpétuité. »

Et à la fin, j'en viens au tombeau, si vous voulez.

« Transportés tout à coup par une, sorte d'enthousiasme paisible, en faveur d'une vérité aujourd'hui qui soit verte, nous nous trouvons bientôt alités de tout notre long sur ce pré, dès longtemps préparé pour nous, par la nature, où n'avoir plus égard qu'au ciel bleu. »

(Il s'agit de l'homme qui est allongé sur le pré, mais là encore bien vivant.)

« L'oiseau qui le survole en sens inverse de l'écriture » (l'oiseau, c'est-à-dire l'accent aigu, n'est-ce pas ? Nous écrivons de gauche à droite, et ensuite, nous revenons

« contradictoirement » en sens inverse, pour poser l'accent aigu) . « L'oiseau qui le survole en sens inverse de l'écriture nous rappelle au concret, et sa « contradiction » (comme je viens de le dire), « accentuant du pré la note différentielle, quant à tels près, ou prêt, ou au prai (— p-r-a-i —), de prairie » (c'est bien l'accent, accentuant du pré la note différentielle) « sonne, brève et aiguë, comme une déchirure dans le ciel trop serein des significations ».

« C'est qu'aussi bien le lieu de la longue palabre put devenir celui de la décision. Des deux pareils (si vous voulez, ce sont les deux pairs, p-a-i-r-s enfin les deux gentilshommes, les deux pairs, pareils) arrivés debout, l'un au moins, après un assaut croisé d'armes obliques, demeurera couché, d'abord dessus, puis dessous. »

« Voici donc sur ce pré l'occasion, comme il faut prématurément, d'en finir.

« Messieurs les typographes, placez donc ici, je vous prie, le trait final. Puis dessous, sans le moindre interligne, couchez mon nom, pris dans le bas de case, naturellement, sauf les initiales, bien sûr, puisque ce sont aussi celles du fenouil et de la presle qui, demain, croîtront dessus. »

Ici, un trait horizontal, et ma signature immédiatement là-dessous, c'est-à-dire que la signature, c'est l'auteur mort, mort et enterré, dont seulement les initiales percent la terre, comme (comme, c'est à-dire ni plus ni moins), comme donc percent la terre les herbes qui composent le pré.